

= 45 =
CLIMÉS

= TOUS =
LES JUDIS

LES ROMANS CINÉMA



QUATORZIÈME ÉPIQUE

LES QUATRE FLACONS DE PARFUM



LA REINE
S'ENNUIE

ADAPTATION PAR

PIERRE DECOURCELLE

Collection "In Extenso"

L'ouvrage illustré de 3 fr. 50 pour 1 franc.

— par la poste : 1 fr. 15

1. A. Dumas.....	La Reine.....	24. M. de Chateaubriand.....	Le Diable.....
2. E. Zola.....	Le Roman.....	25. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
3. J. H. Proust.....	Le Roman.....	26. A. de Vigny.....	Le Diable.....
4. Les Misérables.....	Le Roman.....	27. B. de La Fontaine.....	Le Diable.....
5. Paul Ivoi.....	Le Roman.....	28. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
6. M. de Maupassant.....	Le Roman.....	29. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
7. E. Zola.....	Le Roman.....	30. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
8. E. Zola.....	Le Roman.....	31. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
9. E. Zola.....	Le Roman.....	32. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
10. E. Zola.....	Le Roman.....	33. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
11. E. Zola.....	Le Roman.....	34. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
12. E. Zola.....	Le Roman.....	35. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
13. E. Zola.....	Le Roman.....	36. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
14. E. Zola.....	Le Roman.....	37. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
15. E. Zola.....	Le Roman.....	38. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
16. E. Zola.....	Le Roman.....	39. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
17. E. Zola.....	Le Roman.....	40. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
18. E. Zola.....	Le Roman.....	41. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
19. E. Zola.....	Le Roman.....	42. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
20. E. Zola.....	Le Roman.....	43. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
21. E. Zola.....	Le Roman.....	44. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
22. E. Zola.....	Le Roman.....	45. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
23. E. Zola.....	Le Roman.....	46. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
24. E. Zola.....	Le Roman.....	47. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
25. E. Zola.....	Le Roman.....	48. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
26. E. Zola.....	Le Roman.....	49. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
27. E. Zola.....	Le Roman.....	50. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
28. E. Zola.....	Le Roman.....	51. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
29. E. Zola.....	Le Roman.....	52. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
30. E. Zola.....	Le Roman.....	53. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
31. E. Zola.....	Le Roman.....	54. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
32. E. Zola.....	Le Roman.....	55. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
33. E. Zola.....	Le Roman.....	56. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
34. E. Zola.....	Le Roman.....	57. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
35. E. Zola.....	Le Roman.....	58. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
36. E. Zola.....	Le Roman.....	59. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
37. E. Zola.....	Le Roman.....	60. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
38. E. Zola.....	Le Roman.....	61. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
39. E. Zola.....	Le Roman.....	62. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
40. E. Zola.....	Le Roman.....	63. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
41. E. Zola.....	Le Roman.....	64. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
42. E. Zola.....	Le Roman.....	65. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
43. E. Zola.....	Le Roman.....	66. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
44. E. Zola.....	Le Roman.....	67. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
45. E. Zola.....	Le Roman.....	68. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
46. E. Zola.....	Le Roman.....	69. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
47. E. Zola.....	Le Roman.....	70. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
48. E. Zola.....	Le Roman.....	71. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
49. E. Zola.....	Le Roman.....	72. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
50. E. Zola.....	Le Roman.....	73. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
51. E. Zola.....	Le Roman.....	74. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
52. E. Zola.....	Le Roman.....	75. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
53. E. Zola.....	Le Roman.....	76. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
54. E. Zola.....	Le Roman.....	77. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
55. E. Zola.....	Le Roman.....	78. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
56. E. Zola.....	Le Roman.....	79. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
57. E. Zola.....	Le Roman.....	80. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
58. E. Zola.....	Le Roman.....	81. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
59. E. Zola.....	Le Roman.....	82. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
60. E. Zola.....	Le Roman.....	83. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
61. E. Zola.....	Le Roman.....	84. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
62. E. Zola.....	Le Roman.....	85. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
63. E. Zola.....	Le Roman.....	86. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
64. E. Zola.....	Le Roman.....	87. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
65. E. Zola.....	Le Roman.....	88. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
66. E. Zola.....	Le Roman.....	89. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
67. E. Zola.....	Le Roman.....	90. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
68. E. Zola.....	Le Roman.....	91. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
69. E. Zola.....	Le Roman.....	92. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
70. E. Zola.....	Le Roman.....	93. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
71. E. Zola.....	Le Roman.....	94. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
72. E. Zola.....	Le Roman.....	95. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
73. E. Zola.....	Le Roman.....	96. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
74. E. Zola.....	Le Roman.....	97. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
75. E. Zola.....	Le Roman.....	98. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
76. E. Zola.....	Le Roman.....	99. G. de Maupassant.....	Le Diable.....
77. E. Zola.....	Le Roman.....	100. G. de Maupassant.....	Le Diable.....

IL PARAÎT UN VOLUME TOUTS LES QUINZE JOURS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, PARIS — Téléphone : Fleurus 07-71

QUATRE FLACONS DE PARFUM

I

DEMOISELLE DE MAGASIN

Lorsque miss Standish arriva à la station de police, quelle ne fut pas sa stupéfaction en se trouvant face à face avec Tom Carlton, en train de s'expliquer lui-même avec l'inspecteur.

La prétendue Bessie Blake, aussitôt après l'arrestation du reporter, avait jugé prudent de s'écarter.

Malgré l'accusation portée contre lui, le jeune journaliste finit par prouver son identité et, grâce à l'intervention qu'il réclama par le téléphone de son vieil ami l'inspecteur Dower, par établir sa parfaite bonne foi.

À l'entrée de Pearl, encadrée par deux policemen, il poussa, lui aussi, un cri de stupéfaction.

De nouvelles explications furent nécessaires. Mais comme San Yan, avec l'obstination inhérente à sa race, s'entêtait dans sa plainte, la démonstration de l'innocence de celle qu'il accusait fut plus difficile.

Néanmoins Carlton, à force d'éloquence, parvint à obtenir la mise en liberté sous caution de la milliardaire, qui put regagner enfin son domicile et y méditer sur les dangers que pouvait occasionner dans la vie une trop facile propension à accueillir sous son toit les amies d'enfance.

Le lendemain matin trouva Pearl Standish plus décidée que jamais à continuer la poursuite du diamant qui lui avait valu déjà tant de tribulations et de déboires.

Elle s'était mise, dès la première heure, en communication téléphonique avec l'Araignée, auquel elle narra par le menu les péripéties de sa soirée précédente.

— Restez tranquillement chez vous !... avait répondu son allié, et attendez ma visite. Je vais faire le nécessaire...

L'Araignée, on le sait, avait des ramifications secrètes dans tout New-York.

On pouvait presque dire qu'aucune classe, aucune catégorie de la société n'échappait à sa souterraine influence.

Elle s'affirma une fois de plus en cette circonstance, car cinq minutes après que Pearl lui eut raconté son histoire, il demanda un numéro de téléphone et, une demi-heure plus tard, un Chinois de qualité, répondant au nom de Yuan Lo, vêtu de son costume traditionnel, franchissait le seuil du magasin de parfumerie de San Yan.

Le plus innocemment du monde, le fils du Ciel expliqua au marchand, qui s'excusa de le recevoir dans une boutique encore un peu en désordre, qu'il était désireux de faire un présent à une dame, et que ses préférences, jusqu'à nouvel ordre, allaient vers un éventail ou une paire de pantoufles brodées.

Mais, bien que les commis en exhibassent à ses yeux une infinie variété et que San Yan, avec la courtoisie habituelle aux Célestes, lui eût fait absorber quantité d'odorantes tasses de thé, Yuan Lo ne trouva rien à son goût.

Le parfumeur, avec son inaltérable courtoisie, lui suggéra que d'autres cadeaux pourraient peut-être également plaire, et tout à coup Yuan Lo se souvint que la dame raffolait des parfums.

Le commerçant exhala un soupir de regrets.

— Quelle malchance !... déclara-t-il. La nuit dernière j'ai achevé la distillation d'une essence de mon invention, essence



(Photo-Film Patha Paris.)

PRABU ACHÈTE UN LIVRE CHEZ FRENCH ET GOODMAN.

qui porte d'ailleurs mon propre nom, et qui est certainement la plus exquise du monde... Mais tous les flacons que j'avais composés étaient vendus d'avance, et ont été livrés ce matin à la première heure au grand magasin de nouveautés « French et Goodman ».

— Malheureux contretemps !... observa le client en agitant avec dépit son éventail.

San Van, pour le consoler, lui représenta que, livrés seulement depuis quelques heures, les flacons, malgré la vogue extraordinaire de son parfum, pouvaient n'être pas encore tous vendus, et que peut-être il aurait la bonne fortune d'en trouver un, en s'adressant au rayon de la parfumerie.

Mais Yuan Lo se décida à porter définitivement son choix sur une boîte de laque d'une légèreté et d'un travail incompa-

rables, qui était après tout, dit-il, un présent tout à fait agréable à recevoir pour une jolie femme.

Accablé sous les compliments et les excuses du parfumeur, il sortit de la boutique en emportant sa boîte enveloppée sous son bras, et se dirigea incontinent vers un poste téléphonique, afin d'informer l'Amigée de ce qu'il venait d'apprendre.

Celui-ci, entrant immédiatement dans les vues de San Van, envoya dare-dare un autre de ses affidés au grand magasin French et Goodman, afin d'y acheter tout ce qui restait au rayon du fameux parfum.

Mais son envoyé revint bredouille.

Les quatre flacons avaient été achetés presque aussitôt leur apparition dans le rayon par quatre clients différents, et devaient être livrés dans le courant même de l'après-midi.

En apprenant cette fâcheuse nouvelle, Pearl et Carlton ne purent dissimuler leur déconvenue.

Il leur semblait impossible de remettre la main sur les quatre fioles, car le magasin de nouveautés se refuserait sans conteste à révéler le nom des clients qui en avaient fait l'acquisition.

— C'est un désastre !... soupira Pearl, et nous échouons au port... Je ne vois aucun moyen de retrouver le flacon dans lequel se trouve le diamant.

— Si fait !... répliqua l'Araignée avec son imperturbable degue, il y en a un.

— Lequel ?

— Nous procurer nous-mêmes le nom et l'adresse des quatre clients que French et Goodman ne nous donneraient pas.

— Comment y parvenir ?

— C'est vous seule, miss Standish, qui pouvez mener à bien cette tâche... Avez-vous jamais pensé à vous faire vendeuse dans un magasin de nouveautés ?

— Ma foi ! non, je l'avoue !... répondit en souriant la milliardaire.

— Il faut pourtant que vous vous résigniez à embrasser, ne fût-ce qu'une heure, cette séduisante profession !

— Vous voulez que...

— Je veux que vous revêtiez un costume de vendeuse, qu'ainsi transformée vous pénétriez dans la maison French et Goodman, et j'ai la conviction qu'en déployant un peu de votre grâce et beaucoup de votre esprit vous arriverez, sans trop de dif-

ficultés au résultat qui vous semble impossible à atteindre.

Le sourire de Pearl s'accrut. Elle n'eut pas été l'audacieuse que nos lecteurs connaissent, pour qu'une pareille idée ne la séduisît point.

Elle revêtit une des robes de sa femme de chambre, par-dessus laquelle elle passa un long manteau de voyage et, après s'être coiffée le plus simplement possible, un modeste chapeau sur ses cheveux blonds, elle partit pour le magasin à la mode.

Devant une des portes latérales, elle quitta sa voiture, en donnant à son chauffeur l'ordre de l'attendre, et, pénétrant dans le vaste édifice, se dirigea vers le rayon de librairie.



(Dessin de John Jones.)

FRANÇOISE DE MAGAZIN.

Là, elle fit l'acquisition d'un livre nouvellement paru, et insista pour l'emporter sans qu'on prit la peine de l'envelopper. Mais elle eut la précaution de demander un duplicata de son ticket de vente, faute de quoi, dit-elle, on aurait pu l'arrêter à la porte.

Son livre à la main, elle dâna alors dans une demi-douzaine de rayons divers, montant d'étage en étage jusqu'à ce qu'elle arrivât devant une porte sur laquelle une plaque de cuivre portait ces mots :

« VESTIAIRE DES DAMES VENDEUSES ».

S'assurant que personne ne l'observait, elle tourna le bouton et entra.

Lestement, elle retira son manteau et son chapeau qu'elle accrocha à l'une des patères affectées à cet usage.

Puis, piquant dans son chignon un

crayon dont elle s'était munie d'avance, et tirant de sa poche un morceau de chewing-gum que Tom lui avait remis, en lui affirmant qu'il n'y avait pas de demoiselle de magasin sans cet auxiliaire indispensable, elle l'introduisit dans sa bouche et commença à le mastiquer de toute la force de sa mâchoire.

Un large miroir était en face d'elle, occupant presque tout un panneau de la pièce. Elle y jeta un coup d'œil amusé.

L'image qu'il lui renvoyait n'était plus celle de la richissime Pearl Standish, mais d'une modeste vendeuse, vêtue comme toutes celles qui circulaient dans l'immense magasin, et n'ayant l'avantage que d'être infiniment plus jolie qu'elles.

Dans la grande maison French et Goodman, qui était un établissement modeste, chaque rayon avait son comptoir d'expédition particulier.



PEARL FAIT CHOIX D'UN LIVRE NOUVELLEMENT PARU.

(D'après le film "The Great Gatsby")

Celui de la parfumerie était desservi par quatre commis, dont trois s'occupaient du matin au soir à faire les emballages, tandis que le quatrième, juché sur un haut tabouret, le dos courbé sur un large pupitre, confectionnait les étiquettes et enregistrait les expéditions.

Lorsque Pearl ouvrit la porte, son crayon passé dans le chignon, mâchant toujours son chewing-gum et affectant le dandinement particulier aux « belles » de la nouveauté, elle avait véritablement l'air d'être de la partie et d'exercer ce métier depuis l'âge le plus tendre.

En voyant entrer cette vendeuse qu'ils ne connaissaient pas et dont ils apprécieraient incontinent la grâce et la beauté, les trois commis plantèrent là les colis qu'ils empaquetaient et s'empressèrent autour de « la nouvelle ».

Aux avances déguisées qu'ils lui prodiguaient, Pearl répondit en souriant par un hochement de tête de dénégation, et aussi par une claque vigoureuse sur les mains de plus audacieux des trois jeunes gens, qui faisaient mine de vouloir s'égarer autour de sa taille.

Puis, de la même démarche sautillante,



(Photo Film Pathé Jena.)

POUR OBTENIR SATISFACTION, PEARL FLATTE LE CHIEF DE SON MAGASIN.

elle se dirigea vers le quatrième employé qui, plongé jusqu'au cou dans ses écritures, ne semblait pas avoir remarqué sa présence.

Légèrement, elle lui toucha l'épaule. Croyant à une farce d'un de ses compagnons, il ne se détourna même pas.

Elle renouvela son manège, en insistant davantage.

— Quel ?... Que voulez-vous ?... demanda-t-il brusquement en tournant la tête. Tas d'imbéciles que vous êtes, avez-vous bientôt fini de...

La phrase s'arrêta sur ses lèvres

et se termina en un sourire épanoui.

Sur lui aussi, plus peut-être encore que sur les trois précédents, le charme de la demoiselle de magasin opérait.

D'un coup d'œil connaisseur, il détailla la finesse de la taille, la séduction du visage, l'irrésistible attraction du regard.

Logant derrière son oreille la plume qu'il tenait entre les doigts, il fit basculer d'une secousse son tabouret dans la direction de Pearl.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon petit cœur?... demanda-t-il de son ton le plus aimable.

Elle s'approcha de lui en accentuant son sourire.

— C'est mon chef de rayon, dit-elle en minaudant, qui m'envoie vous demander le duplicata des expéditions de ce matin.

— Qu'est-ce qui lui prend?... demanda l'employé en haussant les épaules. Il n'a donc pas son original?...

— Il craint d'avoir fait une erreur et c'est pour cela qu'il voudrait consulter votre double.

— Que me ferait-on pas pour vous être agréable, ma toute belle!... répliqua d'un ton prétentieusement fat, le galant plumeux en fouillant dans les paperasses devant lui.

Puis, tendant à Pearl la fiche réclamée, il ajouta :

— Je pense que vous allez me donner un baiser pour récompenser ma complaisance?

— Demandez-le à mon chef de rayon!... riposta-t-elle en riant.

— Ah! Ah!... fit le commis en éclatant à son tour d'un rire niais. Très drôle!... Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit, mon petit canard?...

— Vous trouvez?...

— Certainement!... fit-il en passant la paume de ses mains sur les mèches pommadées de ses cheveux, qu'une raie tirée au cordeau, mais démesurément large séparait inévitablement. D'ordinaire, les vendeuses, quand elles sont jolies, sont,

toujours bêtes, et, quand elles ne sont pas bêtes, ne sont jamais jolies... Vous, vous êtes à la fois jolie et spirituelle, c'est rare!...

— Dites donc, savez-vous que vous êtes presque entreprenant!...

— Je voudrais l'être davantage, mon petit pousin rose, si vous vouliez bien me le permettre!...

— Voyez-vous cela!...

— Est-ce qu'on ne pourrait pas se retrouver ce soir à la sortie?... lui glissa-t-il mystérieusement à l'oreille. On irait manger une douzaine d'huitres ensemble dans un endroit tranquille, où on pourrait causer sans être dérangés...

— Je ne dis pas non!... répondit Pearl avec coquetterie. En attendant si vous étiez gentil, vous m'envelopperiez ce livre et vous le porteriez à une dame qui l'attend dans son automobile, à la porte d'Hoyle street.

— Cela vous ferait plaisir?...

— Oui!... parce que midi vont sonner, et que je voudrais bien ne pas être en retard pour le déjeuner!...

— Alors, donnez votre livre, mon bijou!... On va fuir ce que vous désirez!...

— Merci!... dit-elle en échangeant le volume acheté par elle au rayon de librairie contre la fiche qu'il lui tendait.

En s'éloignant, elle n'omit point de lui lancer une provocante oillade, qui acheva de porter à l'incandescence le cœur inflammable de l'employé.

— A-t-il de la veine, ce Cracker!... soupita, tandis que la porte se reformait, celui des autres jeunes gens qui avait vainement essayé un instant plus tôt de prendre Pearl par la taille. Il n'en rate pas une!... C'est vrai qu'il a son physique pour lui, ce matin-là!

Lestement, la jeune fille remonta vers le vestiaire des dames, et y prit son chapeau et son manteau.

Midi sonnait à l'énorme horloge du magasin lorsqu'elle ressortit et redescendit vivement au rez-de-chaussée, où elle

vers la porte qu'elle avait désignée à l'employé des expéditions.

Son automobile stationnait à quelques pas. Elle y courut et y rejoignit Tom que l'Araignée était venu retrouver pendant ce temps-là.

— Avez-vous réussi?... interrogea anxieusement le reporter.

— Au delà de mes vœux!... Voici la

ou allaient l'être avant quelques heures les quatre flacons de parfum « San Yan ».

— Est-ce fini?... demanda Pearl.

— Oui!... Pourquoi?

— Parce qu'il faut que je rende cette feuille à celui qui me l'a confiée!... Justement le voici!... Laissez-moi monter à côté de vous?

D'un bond elle escalada le marchepied,



(Photo-Fon-Park, Paris.)

PEARL EST EN POSSESSION DE LA FEUILLE D'EXPÉDITION DES PLACES DE PARFUM.

fiche même des expéditions! dit-elle en brandissant la feuille qu'elle venait de conquérir de haute lutte.

* — J'en étais sûr!... fit l'Araignée en la regardant avec complaisance. Ah!... Ce qu'il y aurait de belles choses à faire avec une femme comme vous!

— Tenez!... répliqua-t-elle en passant le papier à son fiancé. Copiez vite les noms!...

En une minute, elle fut obéie et Tom transcrivit sur son calepin les adresses des quatre clients auxquels avaient été livrés

et s'installa sur la banquette du fond.

Le commis venait de sortir du magasin et, assujettissant dans son arcade sourcilère un monocle qui le faisait plus ridicule encore, cherchait avec un regard de myope l'automobile qui lui avait été désignée par la jeune vendeuse, sur laquelle il se flattait d'avoir produit une impression profonde.

Il finit par apercevoir la voiture, à travers la portière de laquelle la tête de Pearl se penchait.

A en juger par la place où elle se trou-



(PHELIEN POIRÉ 1911.)
AU COURS DE SA PREMIÈRE ENQUÊTE, PEARL TROUVE UN HOMME
ÉVADÉ.

vait, c'était bien cette limousine-là qui lui avait été désignée.

Mais, quelle ne fut pas sa stupeur, en offrant le volume à la petite main qui s'allongeait pour le recevoir, de reconnaître dans l'élégante propriétaire de cette luxueuse quarante chevaux, la jeune vendeuse qui, cinq minutes auparavant, flirte avec lui dans son comptoir, et à laquelle il espérait bien offrir le soir même une douzaine d'huîtres.

Abas, il balbutiait une suite de mots inarticulés, tandis que Pearl lui mettait

dans la main son bordereau, en y ajoutant un billet de banque de vingt dollars.

— Tenez, jeune homme !... dit-elle avec un sourire plus irrésistible encore que tous ceux qu'elle lui avait déjà décochés, voici votre fiche, et quelque chose avec pour votre déplacement !...

En même temps elle tapait du doigt à la glace.

L'automobile démarra, laissant sur le trottoir le galeux expéditionnaire, qui levait de grands bras vers le ciel de plus en plus interloqué...

II

QUATRE FLACONS DE PARFUM

Carlake, on le sait, était un homme de prompt décision.

L'idée qui était venue à l'Araignée devait forcément se présenter à son esprit.

Aussi, dès l'ouverture de la maison French et Goodman, y avait-il dépêché un de ces hommes les plus habiles, afin d'obtenir les renseignements capables de le mettre sur la piste des quatre flacons de parfum vendus et livrés par San Yau au grand magasin de nouveautés.

Impatiemment il attendait, en regardant sa montre, le retour de son messenger.

— Eh bien !... fit Carlake, quelles nouvelles ?

— Mauvaises !... Le chef de rayon de la parfumerie m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Et j'ai appris que j'étais la seconde personne à venir demander aujourd'hui ces quatre adresses.

L'aventurier leva la tête, et, le sourcil froncé :

— Ils nous ont devancés !... grommela-t-il... Je m'en doutais !... Eh bien, mon petit débrouille-toi comme tu voudras, mais il est indispensable qu'avant une heure tu m'aies rapporté ces adresses... Sinon gare à ta peau !...

L'autre voulut protester. Un geste énergique lui coupa la parole.

— Fils vite !... Tu n'as pas de temps à perdre !...

L'homme savait par expérience qu'on ne résistait pas aux ordres du chef.

Puisque au rayon de parfumerie il n'avait pu obtenir aucun éclaircissement, peut-être serait-il plus heureux en inter-

togeant directement le bureau des expéditions.

Ayant regagné les abords du grand magasin, il s'adressa à un des chasseurs qui, devant chaque porte, guidaient les clientes à descendre de leurs voitures.

— Le service des expéditions de la parfumerie !... répondit l'imposant personnage galonné sur toutes les coutures. Vous avez de la chance ! Voici justement le commis qui en est chargé !...

Il désigna du doigt l'employé qui, tout héberlué, regardait disparaître un tournant de la rue, l'automobile de Pearl Standish, sans pouvoir croire encore à l'extraordinaire aventure qui venait de lui arriver.

La fiche et le billet de vingt dollars qu'il tenait à la main en étaient pourtant les preuves irréfutables.

Le Don Juan désappointé se grattait l'oreille en contemplant d'un œil nud ces



(Photo de l'auteur, André Borel)

LE FLACON DE PARFUM EST BRISÉ.

deux pièces à conviction, lorsque l'envoyé de Cardlake l'aborda et lui adressa sa requête d'un ton banal.

— Comment, vous aussi?... fit le comptable stupéfait. Ah ça! quelle est donc cette manie qu'a tout le monde ce matin à New-York de vouloir prendre connaissance de ce papier?...

L'homme baissa les yeux sur la feuille que brandissait son interlocuteur.

Le chasseur avait eu raison de le constater tout à l'heure : sa bonne étoile le servait.

Pénétré du principe que l'occasion doit se prendre aux cheveux et ne se trouve plus jamais quand on la néglige, il saisit d'un geste rapide la feuille d'expéditions, sans oublier le billet de vingt dollars que tenait dans la même main l'amoureux trahi de Pearl Standish, et détala à toutes jambes, en serrant contre sa poitrine son double larcin.

Vainement sa victime voulut-elle se jeter à sa poursuite... Il est de notoriété publique que les voleurs courent presque toujours plus vite que les vols.

L'après-midi se passa pour Pearl à combiner minutieusement avec ses deux amis tous les détails de l'opération compliquée et périlleuse où ils allaient s'engager, et pour laquelle ils jugeaient opportun et sage d'attendre la nuit.

Le premier nom inscrit en tête de la fameuse liste était celui d'un viveur bien connu du monde élégant de New-York, et que miss Standish avait souvent croisé au théâtre, aux courses et dans les autres lieux de plaisir sans qu'elle eût jamais eu l'occasion de lui parler.

Il habitait une jolie maison blanche voisine d'un des parcs les plus fréquentés. C'est chez lui que les trois alliés se décidèrent à perquisitionner tout d'abord.

Quelles clameurs d'effroi aurait poussé la bonne tante Barbara, si elle avait pu voir l'étrange scène qui, entre dix et onze heures du soir, se passait sur le toit de la maison du gentleman, signalé comme

un des propriétaires des quatre flacons de « San Van », livrés le matin même par la maison French et Goodman!

A plat ventre sur les plaques de zinc, l'Arnaquée et Carlton laissaient filer doucement un câble qu'ils venaient d'assujettir à une cheminée et à l'extrémité duquel était suspendue Pearl Standish.

Les yeux écarquillés pour tâcher de percer l'obscurité, ils surveillaient avec anxiété la descente de leur compagne, qui glissait lentement au bout de la corde le long de la maison.

Arrivée à la hauteur du second étage, elle posa les pieds sur le rebord de pierre d'une des fenêtres, dont elle leva lentement le panneau mobile, et pénétra dans l'appartement.

Elle tenait à la main une lampe électrique de poche, avec laquelle elle explorait tous les coins et recoins de cette demeure inconnue.

La pièce dans laquelle elle venait d'entrer était luxueusement meublée. Elle la traversa sur la pointe des pieds.

Une lourde portière de tapisserie la séparait de la chambre voisine. Pearl la souleva avec précaution. Une lampe coiffée d'un vaste abat-jour brillait sur une table, répandant autour d'elle une clarté rougeâtre.

Elle éteignit la sienne et continua à s'avancer à pas de loup, étonnée de trouver cette lumière allumée alors que le maître de la maison n'était pas là.

La pièce où elle venait d'entrer était un élégant cabinet de toilette d'homme, où avaient été accumulés tous les raffinements du confort et du luxe.

Tout à coup Pearl eut un sursaut. Derrière un long canapé de cuir elle distinguait étendu sur le tapis le corps d'un homme sur le visage duquel était appliqué un large tampon d'ouate.

En même temps, ses narines aspiraient comme une odeur de chloroforme, mêlée à celle d'un parfum violent, dont elle discerna aussitôt la nature.

Elle se pencha et aperçut, à côté de l'homme, un flacon de cristal brisé.

Du premier coup d'œil, elle le reconnut.

C'était une des quatre fioles renfermant la précieuse essence de « San Van », qu'elle avait vues sur la table de marbre du parfumeur.

Carlsake avait évidemment passé par là.

Dépitée, Pearl rebroussa chemin et ne tarda pas à rejoindre ses compagnons, auxquels elle relata l'insuccès de leur entreprise.

Restait à savoir si leur rival, qui s'était introduit quelques instants avant eux dans la maison, y avait découvert, au fond du flacon brisé, le diamant pour lequel la jeune fille venait de courir tant de risques.

— C'est possible !... opina l'Aïgnée hochant la tête. Mais nous devons agir comme si cela n'était pas...

L'ami de Pearl Standish était bien inspiré en lui donnant un tel avis.

En effet, dans cette première tentative Carlsake n'avait pas été plus heureux que ses adversaires.

Il n'était pas homme à se décourager pour si peu, et, après avoir été recruter



(Photo: J. van Nieuwenhuysen)
LA QUATRIÈME CLIENTE DE LA MAISON
FRENCH ENTEND DE BROU.

deux de ses affiliés ordinaires qu'il n'avait pas cru devoir emmener avec lui pour sa première visite, il se dirigea vers la seconde demeure figurant sur la liste dérobée au commis de French et Goodman.

C'était encore un hôtel particulier.

Tirant de sa poche un trousseau de clés, l'un de ses hommes en ouvrit la porte sans difficulté.

Carlsake lui fit signe de rester sur le seuil avec son compagnon et de ne venir le rejoindre que s'il l'appelait.

Appliquant sur sa figure un loup de soie noire, un revolver dans la main gauche ils s'aventura lentement à travers les différentes pièces du rez-de-chaussée.

En arrivant dans une chambre à coucher aux murs tapissés de soie rose, quelle ne fut pas sa surprise de se trouver brusquement en face d'une grosse dame bâillonnée et ligotée sur un canapé.

À ses pieds se trouvait un flacon brisé portant l'étiquette San Van.

La même expression de colère et de dépit qui avait paru une heure plus tôt sur le visage de Pearl crispa la face épaisse de l'aventurier.

Desa bouche sortit une kyrielle de jurons,

Mais il n'y avait pas de temps à perdre s'il voulait ne pas être précédé dans la nouvelle tentative qu'il allait entreprendre, comme il venait de l'être dans celle-ci.

Il salua d'un air ironique la pauvre



Photo d'un faux pearl.
CARSLAKE MARQUÉ.

femme qui, serrée dans ses liens, se démenait comme un beau diable sur son sofa, et sortit de la pièce et de la maison.

La troisième demeure que Pearl Standish et ses compagnons se préparaient à visiter était située aux environs de New-York, dans une banlieue verdoyante et pittoresque où se succédaient, à une assez

grande distance les unes des autres, de superbes propriétés — on eût presque pu dire des domaines — entourées presque toutes de vastes jardins.

— Méfions-nous !... dit l'Araignée en mettant pied à terre, à une cinquantaine de mètres de l'entrée. Je ne serais pas surpris que dans une résidence de cette importance, nous ne nous heurtions à quelque gardien de nuit !...

— Ou à Carslake !...

Ils traversèrent une large pelouse en se glissant derrière les arbres qui la parcouraient.

La lune venait de sortir de l'épais rideau de nuages qui la masquait, et projetait de grandes ombres derrière les visiteurs nocturnes.

Un calme profond régnait sur la nature endormie.

Malgré le danger réel qu'ils couraient, la sérénité du tableau qu'elle avait devant les yeux emplissait l'âme impressionnable de Pearl d'une émotion qui dégageait un invincible charme.

— Si nous étions pris, murmura-t-elle, personne ne voudrait croire que nous ne sommes venus ici que pour dérober un flacon de parfum !...

— Pardon !... rectifia Tom. En réalité, c'est un diamant que nous venons chercher !...

— Oui !... Mais un diamant qui m'appartient. Mon père l'a acheté et payé... Tandis que le flacon de parfum ne m'appartient pas !... Je me demande même à ce propos si nous ne devrions pas laisser sur la table l'argent que représentent les boîtes dont nous nous emparons ?...

L'Araignée eut un sourire.

— Ma foi, miss Standish, si cela vous est agréable, pour ma part je vous avoue que je n'y vois aucun inconvénient !...

Comme ils se rapprochaient de la maison, Carlton saisit le bras de sa fiancée.

— Le gardien !... susurra-t-il en étendant la main vers un taillis devant lequel sur un banc, un homme vêtu d'une livrée

spéciale, coiffé d'une casquette, somnifiait paisiblement, la tête baissée, les deux mains appuyées sur sa canne.

— Il dort !... murmura Pearl sur le même ton. C'est une chance !...

— Oui... confirma l'Araignée. Et puisque nous avons le champ libre, profitons-en !...

En quelques enjambées ils arrivèrent devant la villa.

Carlton fut laissé en sentinelle pour guetter les faits et gestes du gardien, si celui-ci venait à se réveiller, tandis que Pearl et l'Araignée pénétraient dans la maison par l'entrée de la cave.

La conquête du flacon cette fois ne leur coûta pas grand mal.

Le paquet portant l'étiquette de French et Goodman était encore sur la table de l'antichambre, enveloppé et scellé comme il avait été expédié.

Pearl s'en empara et arracha vivement le papier qui l'enveloppait.

— C'est bien cela !... dit-elle.

— Alors, emportez-le !... Nous en examinerons le contenu tout à l'heure.

Fidèle à son programme, la jeune fille laissa sur la table un billet de dix dollars, et tous les deux rejoignirent hâtivement le jeune journaliste.

— Rien de suspect?... demanda l'Araignée.

— Rien de rien !...

— Alors, au large !... Nous tenons l'objet.

En se dirigeant vers la grille du parc, l'Araignée avisa à sa gauche un petit kiosque rustique qui semblait tout à fait propice à l'examen de la troisième fiole.

Il fit signe à ses compagnons d'obliquer dans cette direction.

Pearl se pencha pour saisir le goulot sur une pierre, et doucement, sans respect pour le patient labeur et les longues recherches du parfumeur San Yan, répandit le contenu du flacon sur le sol.

Les deux hommes suivaient anxieusement du regard le résultat de cette opération

Tout à coup un bruit de pas fit craquer derrière eux le sable de l'allée.

— C'est le gardien !... fit Tom en se retournant... Et il n'est pas seul !

En effet, derrière la large silhouette du veilleur de nuit, trois autres ombres se profilèrent sur le fond des arbres.



(Photo Film Public Affair.)

PEARL ARRIVE DERRIÈRE CARSLAKE.

— Seul ou non, il arrive trop tard !... observa Pearl.

— Croyez-vous?... répliqua une voix railleuse qui fit simultanément dresser la tête aux trois amis.

Sous le costume du surveillant de la

propriété. Carslake était en face d'eux, son immuable sourire aux lèvres.

— Figurez-vous, miss Standish, poursuivit-il du ton goguenard qui lui était habituel, que lorsque nous sommes arrivés ici, il y a une demi-heure environ, ce misérable gardien dormait sur un banc. J'ai pensé qu'une aussi belle demeure ne pouvait rester sans contrôle, et je me suis décidé, malgré la petite résistance qu'il nous offrait, à remplir momentanément son office. Bien m'en a pris, vous le voyez !...

— Allons au fait !... interrompit brutalement l'Araignée. Que voulez-vous ?...

— Oh ! moins que rien !... Car je viens de constater, en même temps que vous, que la pierre que nous cherchons n'est décidément pas dans cette troisième fiole !...

— Alors ?...

— Alors, elle est évidemment dans la quatrième !... Et comme je ne tiens pas à ce que, ainsi que vous l'avez fait déjà, vous me précédez à l'adresse où elle se trouve, je vais vous demander de rester ici tous les trois, sous la garde d'un des gentlemen qui m'accompagnent... Pendant ce temps-là j'aurai tout le loisir de m'en aller cueillir dans la dernière fiole de ce bon « San Yan », le diamant que désormais vous ne me disputerez plus... Halcott !... voulez-vous vous occuper de cette dame et de ces messieurs !...

Il fit signe à un de ses hommes qui, tirant son revolver, tint en respect sous la menace de son canon la jeune fille et ses compagnons, tandis que Carslake après avoir salué ironiquement le petit groupe, s'éloignait avec le reste de son escorte.

Les trois amis se regardaient d'un air contrit.

— C'est fini !... dit douloureusement Pearl Standish, alors que leur vainqueur disparaissait dans le lointain. Il nous fait cette fois renoncer à tout espoir ! Nous avons perdu le diamant trop souvent pour

retrouver l'occasion de le ressaisir !...

Ni Tom ni l'Araignée ne lui répondirent. Ils l'écoutaient avec étonnement.

Était-ce bien elle si vaillante, si confiante qui parlait ainsi ?...

— Après tout ce que j'ai fait pour le conquérir !... poursuivait-elle désolée. Après tous les dangers que j'ai connus, le voir nous échapper ainsi, alors que nous pensions enfin le tenir, ah ! c'est trop de malchance !... Oui, c'est trop !...

Une faiblesse la prit, la première qu'elle eût encore ressentie depuis le début de la lutte qu'elle avait entreprise. Elle chancela et s'affaissa à terre, terrassée par son chagrin.

Tom se précipita vers elle pour lui porter secours.

Il n'en eut pas le temps...

La défaillance de la jeune fille n'était qu'une feinte.

Vivement elle saisit Halcott par les jambes et, d'une brusque secousse, le força à s'écrouler sur le sol.

Dans sa chute, son revolver lui échappa des mains.

L'Araignée se jeta sur l'arme qu'il brava à son tour sur le malandrin.

— Ne bouges pas !... dit-il d'une voix impérieuse. Si vous faites mine de nous poursuivre, je vous tue comme un chien !...

La menace était faite sur un tel ton qu'il n'y avait qu'à courber la tête.

L'homme le comprit et demeura immobile, tandis que l'Araignée, son revolver toujours tourné vers lui, s'éloignait avec ses deux alliés.

La voiture de Pearl Standish stationnait à quelque distance, dissimulée au milieu d'un bouquet d'arbres. Elle y sauta avec ses deux fidèles, et ils filèrent à toute vitesse vers la maison du quatrième client du parfumeur Sao Yan.

Ce client était encore une cliente.

Tranquillement assise dans sa chambre à coucher, devant une élégante coiffeuse surchargée de brosses d'écaille blonde et d'innombrables flacons aux bouchons



CARSLAKE FAIT TRANSVASER LE QUATRIÈME
FLACON.

de vermeil, une jeune mondaine était en train de ratter ses cheveux pour la nuit et se préparait à les parfumer avec le contenu du flacon de « San Van » qu'elle tenait à la main.

Soudain la porte du fond s'ouvrit et livra passage à Carslake qui, son chapeau sur la tête, s'avança vers la jolie femme, braquant sur elle son revolver.

Au bruit, celle-ci se retourna et poussa un cri d'épouvante.

— Rassurez-vous, madame... dit-il d'une voix très calme. Je ne vous veux pas de mal !... Et si vous vous rendez à mon

désir, aucun dommage ne résultera pour vous de ma visite si intempestive qu'elle puisse vous paraître.

Celle à qui il s'adressait était trop terrorisée pour pouvoir répondre. Ses dents claquaient et son corps tremblait comme une feuille.

— Ce que je réclame de vous, poursuivit-il, c'est tout simplement le flacon que vous tenez. Vous permettez ?...

Il s'avança vers la coiffeuse et, étendant la main, prit doucement dans celle de la jeune femme la bouteille dont elle se préparait à se servir.

Lentement, il en transvasa le contenu dans un des riches flacons qui garnissaient la coquette table.

— Vous voyez, dit-il, que je ne vous ferai pas tort d'une seule goutte de ce parfum que vous semblez affectionner !...

La fiole de « San Van » était vide. Il la renversa dans le creux de sa main. Le diamant violet y tomba.

Avec une exclamation de joie, il le prit entre ses deux doigts et le contempla d'un œil radieux.

Il allait le glisser dans sa poche, lorsque derrière lui une voix impérieuse résonna.

— Haut les mains !... commandait-elle.

Pearl Standish était sur le seuil. Elle aussi tenait à la main son revolver.

Malgré la résolution avec laquelle l'ordre lui avait été intimé, Carslake ne broncha pas.

Il leva tranquillement les yeux sur la jeune fille et sourit sans répondre.

— Haut les mains !... répéta-t-elle, et vivement, je suis pressée !...

Mais il continua à garder le silence, et la raison de sa placidité se manifesta presque aussitôt.

A travers les deux portières, derrière Pearl Standish, venaient d'émerger un bras et une main d'homme au bout de laquelle un revolver était braqué sur le visage de la jeune fille.

— Haut les mains à votre tour, s'il

vous plaît, miss Standish !... daigna enfin articuler l'aventurier.

Pearl se retourna stupéfaite.

Le canon de l'arme frôlait presque son cou. Elle comprit alors pourquoi sa brusque apparition avait si peu impressionné son ennemi.

— Voulez-vous avoir la complaisance de me remettre votre propre revolver, miss Standish ? demanda Carlake, souriant toujours.

Morlant ses lèvres jusqu'au sang, elle tendit son arme.

— Maintenant, continua-t-il, veuillez vous rapprocher de cette charmante personne afin que mon ami puisse vous tenir toutes les deux sous son revolver. Toutot, laissez-moi vous conseiller de ne lui opposer aucune résistance et de ne pas faire le moindre effort pour vous échapper. Il tire très bien ; et maintenant que j'ai ce que je cherche je regretterais fort d'être obligé de vous tuer. Vous m'êtes l'une et l'autre si sympathiques...

L'élégante jeune femme était trop épuisée pour ne pas obéir docilement à la requête. Elle se rapprocha, en murmurant tout bas :

— Ah, si seulement mon mari était de retour !

— Les maris devraient toujours être « la maison à des heures aussi indues », remarqua Carlake, qui avait l'oreille fine, et je regrette vivement de ne pas avoir eu le plaisir d'être présenté à M. Chapman. Peut-être aurai-je plus de chance une autre fois ! Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer !

Il se retournait pour quitter la pièce, lorsque la portière se souleva, livrant passage à un homme de haute taille, en toilette de soirée.

— Dick !... Oh, Dick !... s'écria la femme subitement tranquillisée.

Puisque son mari était de retour, il lui semblait qu'elle était sauvée.

L'affaireux cauchemar auquel elle était en proie était terminé, et il allait instantanément

la délivrer de ces maîtres...

Les choses ne se passèrent toutefois pas exactement comme elle le désirait, et, au lieu d'un signe de son chef, le complice de Carlake braqua son revolver sur le nouveau venu.

— Bonsoir, Dick !... fit l'aventurier d'un ton gouailleur. Je suis au désespoir de ne pas agir envers vous aussi correctement que je l'aurais désiré, mais les circonstances sont plus fortes que moi... Ne faites pas le moindre geste, n'est-ce pas !... Je viens justement de le dire à ces dames... Mon ami tire très juste.

Le gentleman qu'on avait appelé Dick abaissa tranquillement les yeux vers Carlake, puis regarda son affilié avec le même calme.

Après quoi, toujours aussi placidement, il se tourna vers la femme.

— Est-ce que ces gens-là vous ont véritablement ennuyées, ma chérie ?... demanda-t-il.

— Oh, je crois bien... Ils m'ont fait si peur...

Comme s'il n'eût attendu que cette affirmation pour se mêler au conflit, son mari brusquement saisit le poignet de l'homme qui tenait son browning sur lui.

L'arme tomba.

Carlake voulut se précipiter au secours de son complice, mais sur son chemin il trouva Pearl Standish.

Une lutte s'engagea.

Pearl, à plusieurs reprises, fut sur le point de saisir le revolver tombé à terre, mais d'un coup de pied Carlake l'envoya rouler à l'autre extrémité de la pièce.

Tous les deux se précipitèrent pour s'en emparer.

Pendant ce temps, Dick avait fini par avoir raison de son antagoniste, et d'un coup de poing vigoureusement asséné au creux de l'estomac, l'avait envoyé rouler sur le tapis.

Pressentant que le combat allait mal tourner pour lui maintenant qu'il était

en face de deux adversaires. Carslake avisa le commutateur de l'électricité et le tourna vivement, espérant que l'obscurité faciliterait son évvasion et celle de son complice.

La jeune milliardaire profita de ce moment pour saisir sur le revolver si cherement disputé et tira successive-

ment deux ou trois coups de feu dans la direction de l'aventurier.

Celui-ci aidait son compagnon à se relever.

Lorsqu'il fut debout, encore chancelant du choc causé par le *swing* qui l'avait terrassé :

— Faisons vite !... dit Carslake. J'ai le diamant, c'est l'essentiel !



(Photo-Film Pathé Nivola)

PRÈS S'ÊTRE AU MOMENT DE CARSLAKE EXAMINE LE DIAMANT.

— Mais par où, patron?... balbutia l'autre encore tout étonné.

— Par le toit !... Les amis de cette damnée fille doivent être en bas, et nous couperaient la retraite !...

Et profitant de ce que ni le maître, ni la maîtresse de la maison n'avaient encore eu le temps de rallumer l'électricité, tous les deux s'élançèrent hors de la pièce.

II

DE LA COUPE AUX LÈVRES

Bien qu'affaibli par la distance, le bruit des coups de feu tirés par Pearl était parvenu aux oreilles de Tom et de l'Araignée, qui, restés dans la rue, se demandaient anxieusement si la longue absence de leur associée n'était pas l'indice qu'elle courait quelque sérieux danger.

— Avez-vous entendu?... interrogea Tom.

— Oui !... répondit brièvement l'Araignée.

— Ce doit être sur notre amie que l'on tire !... Notre devoir est de courir à son secours !

— Comme vous voudrez !...

Prenant le même chemin que celui qu'avait suivi la jeune fille, ils s'engagèrent en courant dans l'escalier extérieur qui protégeait l'hôtel contre l'incendie.

En moins d'une minute, ils arrivèrent sur le toit.

Mais comme ils allaient s'engouffrer à travers une lucarne pour pénétrer dans l'intérieur de la maison, ils entendirent un bruit de pas, les pas de deux hommes gravissant précipitamment un escalier.

L'Araignée empoigna le bras de son compagnon et l'obligea à s'accroupir derrière une cheminée.

Presque au même moment, une autre

lucarne s'ouvrait et Carlake et son affilié en émergeaient.

— Regardez !... murmura l'Araignée en les désignant à Tom. Voilà deux beaux oiseaux qui viennent se prendre à nos filets !... Laissons-les s'approcher... Vous vous chargerez du plus jeune et vous me laisserez Carlake.

— Entendu !... accéda le journaliste.

Les deux bandits ne soupçonnaient pas l'embuscade dressée à quelques pas d'eux.

La lune s'était couchée et, bien que la nuit fût assez claire, ils ne pouvaient distinguer ceux qui les guettaient derrière leur aîri.

Avec l'optimisme de gens certains de ne plus courir aucun risque, ils se dirigèrent vers l'escalier de secours, pensant, grâce à lui, pouvoir gagner la rue en toute sécurité.

À peine avaient-ils fait mine de s'y engager que l'Araignée et Tom bondirent sur eux.

La bataille recommença pour Carlake et son compagnon, mais ils avaient affaire à des ennemis frais et vigoureux.

Carlton dominait visiblement son partenaire et semblait avoir toutes les chances d'en triompher rapidement.

Carlake, par contre, était de beaucoup plus robuste que l'Araignée. Mais celui-ci le mordit si cruellement à la main que la douleur l'obligea à lâcher son revolver.

Il se vengea en assénant de l'autre main un formidable coup de poing en pleine figure à son ancien allié, qui roula à quelques pas.

Mais souple comme un singe, il se releva aussitôt et revint courageusement à la charge, ce qui empêcha Carlake de se porter, comme il l'espérait, au secours de son complice.

— Du courage, Bob !... lui cris-t-il de loin. J'en aurai bientôt fini avec ce vieux insecte !...

Mais Bob aurait eu besoin d'une asiaz-



(Photo-Film Pathé (Paris).)

LE RETOUR DE M. CHAPMAN

tance plus effective que cette simple exhortation. Tom, multipliant ses attaques, l'avait forcé à reculer presque jusqu'au bord du toit.

Il essaya sans succès une conversion qui aurait fait prendre au reporter une position désavantageuse.

Le fiancé de Pearl, ferme comme un roc, ne bougeait pas de sa place : et peu à peu, pas à pas, acculait de plus en plus son adversaire à l'abîme.

Un dernier effort eut enfin raison de lui. Le misérable chancela sous le choc.

Vainement il battit l'air de ses bras pour essayer de reprendre son équilibre.

Il s'écroula dans le vide, et son corps, tombant d'une hauteur de plus de dix mètres, vint s'écraser en bas sur le trottoir.

Carlton, demeuré maître du terrain, courut vers l'Araignée que Carlalake venait une fois encore de renverser à ses pieds.

Mais, à ce moment, Pearl Standish

apparut dans l'encadrement d'une des lucarnes.

Elle était très pâle. L'acharnement du combat qu'elle venait de soutenir l'avait épuisée.

A peine eut-elle mis le pied sur le toit, qu'elle n'eut pas la force d'aller plus loin et s'arrêta, se soutenant à une cheminée pour ne pas tomber.

L'Araignée la désigna du geste à Carlton.

— Ne vous occupez pas de moi !... dit-il... Ne songez qu'à elle... Je ne perds pas de vue Carlalake !...

En prononçant ces derniers mots, il s'était relevé et couchait en joue son vainqueur, qui, voyant son infériorité, s'éloignait le plus vite qu'il lui était possible en franchissant les petits murs séparant les uns des autres les immeubles mitoyens.

La balle ne fit malheureusement que

l'effluents ; mais la suivante serait vraisemblablement plus meurtrière.

A deux mètres au-dessous de lui s'établait une large verrière donnant son jour à un atelier de peintre.

Sans hésiter, il sauta et traversa la cloison de verre qui se brisa en mille morceaux.

L'Araignée demeura un moment stupéfaite, contemplant l'énorme trou à travers lequel son ennemi avait disparu.

Il ne ressentait pourtant aucun désir de le suivre par ce chemin-là.

Brandissant le poing, il cria comme si l'autre pouvait encore l'entendre :

— Je t'aurai quand même, mon bonhomme !... Même si cela devait me coûter le reste des jours que j'ai à vivre !...

Il y a un Dieu pour les voleurs... dit le proverbe.

Si Carlake, en se livrant à la téméraire équipée qui l'avait mis hors d'atteinte, s'était blessé assez gravement au visage et aux mains, il eut la chance de retomber sur ses pieds et de pouvoir gagner la rue, presque sain et sauf.

Entendant le bruit de sa chute, ses autres complices étaient accourus et l'avaient rapidement entraîné vers leur taxi qui s'éloigna à toute vitesse.

Tandis qu'ils roulaient dans la nuit, Carlake se tourna vers ses affidés.

— La lutte a été chaude !... dit-il, et ce pauvre Bob est resté sur le carreau. Mais nous sommes quand même les vainqueurs... J'ai le diamant !... Je l'avais perdu au cours de la lutte... Heureusement je l'ai retrouvé.

— Ceci compense cela !...registra philosophiquement celui de ses compagnons qui était assis à côté de lui.

Pouillant dans son gousset, Carlake en tira son précieux butin.

L'auto venait de rentrer en ville, et les réverbères allumés égrenaient dans les larges rues presque désertes leurs brillants chapelets.

Au passage, la lumière de l'un d'eux

frappa la pierre que Carlake tenait entre ses doigts.

Mais à sa grande surprise il ne vit pas ses facettes resplendir sous le jet lumineux avec le splendide éclat qu'il avait si souvent admiré.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... murmura-t-il en l'examinant de plus près.

— Mais, patron... remarqua timidement son complice, ce n'est pas le diamant que vous tenez là !...

— Qu'est-ce donc ?... balbutia-t-il, le visage subitement contracté d'une secrète angoisse.

— On dirait une de ces pierres que les femmes portent à leurs épingles à chapeaux !...

A cette remarque, son chef blêmit. Mais il ne put s'empêcher d'en reconnaître la vérité.

C'était bien le cubochon de l'épingle à chapeau de Pearl Standish, dont il s'était emparé dans l'obscurité, en croyant tenir le diamant sacré.

La fureur qu'il ressentit alluma dans ses yeux de si effrayants éclairs que tous ses compagnons demeurèrent cois, baissant la tête et n'osant affronter ses regards.

Il jeta violemment à terre le caillou qui l'avait si grossièrement trompé, et l'écrasa d'un coup de talon.

Sa bouche vomissait une suite ininterrompue d'imprécations contre Pearl et contre ses alliés.

Ainsi c'était elle qui triomphait de lui, alors qu'il croyait l'avoir définitivement vaincue !...

C'est elle qui avait réussi à s'approprier le diamant contenu dans le saccon appartenant à mistress Chapman !...

Sa rage se doublait de l'humiliation qu'il éprouvait de s'être si sottement laissé jouer, et de se sentir diminué en face de ses subordonnés qu'il dominait avec tant d'orgueil.

Avant de rentrer chez lui, il passa chez

un médecin de nuit, où il fit panser ses blessures.

Arrivé devant sa porte, il congédia ses compagnons d'un geste brusque et demeura quelques instants à réfléchir sur les marches du perron, encore écrasé par sa déconvenue.

— Ah ! monsieur Carslake !... fit Irlandaise, qui servait de concierge à l'immeuble, une dame vient justement de vous demander... Et elle a tellement insisté pour vous voir, que je n'ai pas pensé vous contrarier en la faisant attendre chez vous.

— Une dame !... répéta-t-il, pensant que cette visitante inattendue devait être Cicely Lloyd, qui avait quelque communication urgente à lui faire.

Rapidement il gravit l'escalier et tourna la clef que la concierge en introduisant la visiteuse avait laissée dans la serrure.

A peine eut-il ouvert la porte du salon

qu'il s'aperçut au premier coup d'œil qu'il s'était trompé.

La personne qui l'attendait n'était pas la demi-mondaine, mais une vieille femme enveloppée d'un grand châle à ramages, la tête coiffée d'un étrange chapeau démodé en forme de capote, orné de plumes et de fleurs défraîchies.

Assise dans un rocking-chair, elle se balançait en tricotant une chaussette, le dos tourné à la porte.

Apparemment elle était un peu dure d'oreille, car elle ne fit même pas mine de tourner la tête lorsque le maître de la maison fit son entrée, continuant à manier adroitement ses aiguilles.

Carslake, qui s'était senti mordu d'une inquiétude en ne reconnaissant pas son amie, se rassura à la vue de la bonne femme.

Il referma la porte, jeta sur la table son revolver en même temps que la clef



(D'après une photo d'actualité)

PENDANT LA LUTTE CONTRE CARSLAKE ET HALCOTT, FRANK RAMAGNU LE REVOLVER.

qu'il avait retirée de la serrure, et s'approcha en s'inclinant :

— Que puis-je faire pour vous être agréable?... demanda-t-il d'un ton courtois.

La vieille quitta péniblement son fauteuil et, la tête toujours baissée, s'avança d'un pas chancelant jusqu'à ce qu'elle fût tout près de la table.

D'un geste rapide, elle fit main basse sur le revolver et la clef qui s'y trouvaient, qu'elle jeta prestement dans le sac pendu à son poignet.

Alors, retirant ses larges lunettes et redressant la tête, elle dévoila aux regards stupéfaits de Carlslake le visage railleur de l'Araignée.

— Je vous tiens, cette fois, mon gallant!... dit-il en ricanant. Je vous avais prévenu que je ne serais pas long à prendre ma revanche... Allons, pas de résistance! Donnez-moi le diamant et la monture... Et vivement.

— Et si je vous les refusais?... répliqua l'autre, qui, en apparence au moins, commençait à reprendre son calme.

L'Araignée leva sa main droite qui tenait un étrange objet.

— Vous ne refuserez pas?... dit-il, car ce petit instrument qui ressemble à s'y tromper à un pistolet est chargé de vitriol. Un coup sur la gâchette et je vous brûle les yeux, ce qui causerait certainement le désespoir de bon nombre de jolies femmes!... Tenez, voyez plutôt!...

Il pressa un ressort invisible et projeta un jet de liquide sur la veste de son interlocuteur.

Instantanément une énorme brûlure corrodait une partie du tissu.

Blême de terreur, Carlslake appuya vivement la main sur l'étoffe pour l'éteindre, tandis que l'Araignée souriait toujours.

— Allons, faites vite!... dit-il.

Carlslake comprit qu'une fois encore il était vaincu.

Il ouvrit un tiroir et en tira l'anneau qu'il laissa tomber dans la main gauche de l'Araignée.

— Merci bien, mon bon monsieur!... dit celui-ci en s'inclinant ironiquement. Et maintenant au tour du diamant!... Veuillez me le remettre, comme vous venez de faire pour sa monture!...

Mais Carlslake secoua négativement la tête :

— Le diamant n'est pas entre mes mains!... dit-il avec amertume. J'ai cru que je le tenais... Je me suis aperçu il y a un quart d'heure que je n'étais en possession que du cabochon sans valeur d'une vulgaire épingle à chapeau.

— Une épingle à chapeau!... répéta l'Araignée incrédule.

— Oui!... Celle de votre amie miss Standish qui, plus heureuse que moi, s'est emparée du joyau que je croyais posséder!...

Si l'Araignée avait tout d'abord accueilli avec scepticisme la réponse de Carlslake, une seconde de réflexion le convainquit que celui-ci devait dire vrai. Il jouait trop gros jeu à ne pas s'exécuter pour le diamant comme il venait de le faire pour la monture.

— Ce serait un sport bien risqué que de me mentir!... déclara-t-il de sa voix métallique. Aujourd'hui ce sont vos yeux qui sont en danger... Tout à l'heure, si je m'aperçois que vous m'avez trompé, ce sera votre vie!...

— Je vous affirme que je dis la vérité!... s'écria Carlslake, reculant terrifié devant l'arme redoutable que son adversaire braquait sur lui.

— C'est bien... je vous crois!... Tournez-vous contre le mur et ne bougez pas jusqu'à ce que je vous y autorise. Si vous changez de position avant que je vous le dise, gare à votre joli visage!...

Sans difficulté, Carlslake obéit et l'Araignée, toujours ricanant, sortit à reculons en refermant la porte sur lui, et en replaçant la clef en dehors dans la serrure, telle qu'il l'avait trouvée.

Il allait prendre la rampe pour descendre l'escalier, lorsqu'il entendit un bruit de pas sur les marches.

*(Pearl tire sur ses ennemis.)*

PEARL TIRE SUR SES ENNEMIS.

Il se pencha et reconnut la grande prêtresse de Siva, escortée de ses deux affidés les plus fidèles.

Reculant dans un coin, il se courba comme s'il arrangeait quelque chose au bas de sa jupe.

Vanamaki et ceux qui l'accompagnaient passèrent à côté de lui sans pouvoir distinguer son visage.

En voyant la clef sur la porte, elle la

tourna et pénétra dans l'appartement avec son escorte.

Après le départ de l'Araignée, Carlsake s'était affaissé sur un fauteuil, où il ervait sa rage de s'être laissé battre une fois de plus.

— Carlsake !... dit la grande prêtresse d'une voix ferme, nous sommes à bout de patience. Depuis trop longtemps vous osez opposer votre volonté à la nôtre.

Depuis trop longtemps vous contrecarrez nos projets et nous empêchez de parvenir au but sacré que nous poursuivons... Il faut en finir. Remettez-nous sur-le-champ le diamant de Siva que vous avez volé !..

Il se leva d'un sursaut et répondit avec colère :

— Vous arrivez trop tard... Je n'ai plus ni le diamant, ni sa monture... Tandis que vous montiez l'escalier, une vieille femme le descendait... Une vieille femme dans laquelle, pas plus que moi, vous n'avez reconnu l'Araignée !.. L'anneau est entre ses mains, et c'est Pearl Standish qui est en possession du diamant... Allez le leur réclamer si bon vous semble !..

Les Hindous poussèrent un cri de fureur.

Vanamaki s'élança vers la porte comme pour se jeter à la poursuite de l'Araignée.

Mais elle se rendit compte de l'inanité de cette tentative et s'arrêta.

— Et si vous vouliez nous tromper une fois de plus?... interrogea-t-elle.

— Agissez à votre guise !.. fit-il en levant les épaules. Si vous n'êtes pas persuadée, cherchez, remuez, fouillez ! Mais je vous déclare d'avance, et j'en suis plus irrité que vous, que vous ne trouverez rien !..

Vanamaki regarda ses fidèles. Puis, se tournant vers Catslaké :

— Soit ! nous consentons à vous croire !.. Mais nous vous l'avons dit, vous vous êtes trop souvent mêlé de nos affaires, et nous ne voulons plus vous retrouver sur notre chemin !..

Elle fit signe à ses affidés qui se jetèrent tous ensemble sur le misérable, qui, précipité du haut de sa superbe, put méditer sur la distance qui existe souvent, dans la vie, de la coupe aux lèvres...



(Photo-Fum. Paris (Inde).)

C'est... ..

TIH-MINH

Le dernier roman à succès

écrit et adapté au cinéma par

G. LE FAURE & LOUIS FEUILLADE

— qui fera suite à —

LA REINE S'ENNUIE

— dans la collection des —

ROMANS CINÉMA

◆◆◆◆◆

Ce roman illustré par les FILMS GAUMONT
SERA COMPLET EN 12 ÉPISODES

◆◆◆◆◆

Chaque fascicule de la collection
comprendra un épisode entier.

LE PREMIER ÉPISODE DE

TIH-MINH

PARAITRA

le Jeudi 10 Juillet 1919

Collection des Romans-Cinéma

Œuvres déjà parues :

PREMIÈRE SÉRIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York ❖❖

Par Pierre DECOURCELLE
22 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine ❖❖ ❖❖

Par Marc MARIO ❖❖ ❖❖
10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse ❖❖ ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
6 BROCHURES

Le Cercle Rouge ❖❖ ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

18 BROCHURES

DEUXIÈME SÉRIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

❖❖ ❖❖ ❖❖ **Judex** ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par Arthur BERNEDE
12 BROCHURES

L'Enfant de Paris ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
5 BROCHURES

TROISIÈME SÉRIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington ❖❖

Par Marcel ALLAIN ❖❖
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou ❖❖ ❖❖

Par G. LE FAURE ❖❖
12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo ❖❖

Par Alexandre DUMAS ❖❖
20 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex ❖❖

Par Arthur BERNEDE ❖❖
12 BROCHURES

LE QUINZIÈME ÉPIQUE DE "LA REINE D'ENNUI"

LE SECRET DU BRAHMANE

PARAITRA JEUDI PROCHAIN